

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 20 (1882)
Heft: 35

Artikel: Les méfaits de ma belle-mère : [suite]
Autor: Fath, Georges
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-187117>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les chars, tout constellés d'emblèmes,
Tout environnés de clarté,
Ressemblaient à de grands poèmes
En marche à travers la cité.

Que de petites jambes rondes,
Quelle dépense de couleurs!
Quelles grappes de têtes blondes
Dans le balancement des fleurs!

On eût dit que toutes les fées,
Tous les bons sylphes des berceaux
Portaient dans un nid de trophées
Les bébés, frères des oiseaux.

Et puis, on aurait dit encore,
Tant le rêve est charmant et pur,
Que la corbeille de l'aurore,
Désertant le limpide azur,

Etais tout doucement venue
S'emplir, au bas des cieux dorés,
De toute la grâce ingénue
Des petits êtres adorés :

Si bien que les chars, ô merveilles !
O frissons des coeurs attendris !
Débordaient, vivantes corbeilles,
D'enfants parfumés et fleuris !

Un moulin offrait ses quatre ailes
Au baiser des vents étonnés ;
Et vous grimpiez à des échelles,
O chérubins enfarinés !

Des bébés, recueillant les quêtes,
Arboraient des bâtons très lourds
Où pendait au-dessus des têtes
Une sacoche de velours.

Leurs tout petits poings sur les hanches,
A côté des faisceaux tremblants,
Des fillettes roses et blanches
Eperonnaient des cygnes blancs.

Les yeux gros, la face bête,
L'air pas du tout apprivoisé,
Un grand poupon en carton-pâte
Pleurait son biberon brisé.

Tout fier de son plumet qui flotte,
Le torse droit dans le pourpoint,
Un soldat haut comme une botte,
Caracolait, la lance au poing.

Autour du grenier d'abondance
Représenté par un gâteau,
Des guerriers marchant en cadence,
Escortaient un beau Méphisto.

A travers des jets de guipures,
Sous le profond ciel azuré,
Se dessinait la ligne pure,
Le contour du Berceau sacré.

En haut, dans les gouffres sublimes
Où le Vers ailé plane seul,
On entendait chanter les rimes
De Victor Hugo, grand aïeul.

Et moi, le servant des chimères,
Je sentais, comme un flot vainqueur,
Tout l'amour de toutes les mères
Me couler en plein dans le cœur !

On einterrião précauchenâo.

La tanta à Dâvi dão Câro étai morta, et l'aviont
met l'einterriâ po lo deveindro à trâi z'hâorès dão
tantou. Quand faille parti po lo cemetiro, vaitsé 'na
rolhie qu'on arâi de qu'on la vaissâvè avoué dâi

bagolets, que n'iavâi pas moian dè modâ, et portant lè dzeins étiont dza défrou, que s'achotâvont
dézo lo bord dão tâi.

— No faut laissi passâ cllia cârra, lâo fâ Dâvi.
Alleint bâirè onco on verro ein atteindeint.

— Bin s'on vâo, se repond l'einterrião, et crayo
que ne farein bin ; Djan Luvi, qu'étai gaillâ mau,
va mi ; on ne sâ pas quand on ein rebairâ.

Toinon et lo courti dão tsaté dè Voulièreins.

Lo vilho Toinon à Jérémie avâi son valet qu'étai domestiquo pè lo tsaté dè Voulièreins, et onna de-meindze que l'étai z'u lo trovâ, son valet lâi fe vairè lo grand courti qu'étai déveron lo tsaté, iô n'iavâi rein què dâi botiots, que y'ein avâi dè totès lè sortes, du dâi bossons dè lilas et dâi ballès rousès, tant qu'à dâi cotius dzauno et dâi pisseinhi, sein comptâ lè trelupès, lè dzeragnons, lè caquetu et onna masse dè botiots allemands : dâi bégoniâ, dâi fouqueciâ, et que sé-yo bin pou : dâo tréfliâ, dè l'espacettâ, dâi pavotiâ : enfin quiet ! y'a adé dâo *idid* ào bet. — Te possible ! se sè peinsâvè Toinon, què dè bon terrain perdu, et quin bio carreaux dè tchoux, dè tserfouliet, d'abondancès et dè favioulès on porrâi portant pliantâ perquie !

— Eh bin, père, se lâi fâ son valet, qu'ein ditèsvò dè cé bio courti ?

— Ye dio, se repond lo père Toinon, que y'a mé po lè ge què po la gâola !

3. Les méfaits de ma belle-mère.

L'eau s'était déjà refermée sur vous quand je revins de ma stupeur.

Deux minutes plus tard je vous déposais mourante sur la berge.

— Et après ?... demanda Louise en souriant.

— Après ?... un des veilleurs de nuit qui se promènent sur les ports accourut vers nous et m'aida à vous porter dans un des chalands amarrés près de là et où la femme d'un marinier m'aida à vous donner les soins nécessaires... et aussi vous prêta des vêtements secs pour retourner chez vous.

— C'est bien cela... dit Louise. Et, à mon tour, je n'oublierai jamais que le lendemain vous avez envoyé votre démission au cercle en me disant :

— « Louise, désormais nous passerons nos soirées » ensemble... » Et depuis vous avez tenu religieusement votre parole.

Quant à moi, j'ai cessé d'être jalouse des gens qui vous confisquaient à leur profit.

— Jalouse !..... Vous étiez jalouse, Louise ?... C'est là tout le secret de ce drame...

— Jalouse ? je ne sais... seulement je me disais : Mon mari est à moi... à moi, entendez-vous bien... et je ne veux pas que personne se croie le droit d'en disposer.

— C'est convenu.

— Henri... je voudrais vous parler, dit tout à coup une femme qui venait de pénétrer discrètement dans le salon.

— Ah ! c'est vous, belle-maman !...

— J'ai un service à vous demander.

— A vos ordres, belle-maman !...

— Tu permets, Louise ?

— Mais oui... mère.

— Laisse-nous alors, ma chère fille.

— Tout de suite. J'ai justement un corsage à essayer.

— Cela se trouve à merveille.

Le gendre et la belle-mère demeurèrent face à face.

Mme de l'Érable alla pousser un verrou.

— Diable ! belle-maman... voilà de grandes précautions.

— Nous allons passer dans ma chambre pour qu'elles soient plus complètes.

— Vous m'effrayez, dit Henri avec surprise.

— Vous verrez avant peu si elles étaient nécessaires...

Arrivés tous deux dans la chambre de Mme de l'Érable, celle-ci prit un siège et invita son gendre à s'asseoir auprès d'elle.

— Voyons, belle-maman, de quoi s'agit-il ? demanda Henri d'un air sérieux.

— Connaissez-vous cela ? dit Mme de l'Érable en présentant une feuille de papier à son gendre.

Henri examina le papier et devint rouge comme un pivoine.

C'était une lettre de change de dix mille francs souscrite à l'ordre d'une demoiselle Camille Beaudart et revêtue de l'acceptation d'Henri.

— Vous la reconnaîtrez... cela suffit. — Dites-moi maintenant bien sérieusement si vous avez encore beaucoup d'autographes semblables en circulation, mon cher Henri ?

— C'était le seul, belle-maman, et même je l'avais absolument oublié.

— Et, cela date de quelle époque ?

— De l'année qui a précédé mon mariage.

— Très bien. C'est par le plus grand des hasards que je me suis trouvée à la présentation de ce papier. Votre signature m'étant suffisamment connue, j'ai immédiatement payé... autant pour vous que pour ma fille, qui doit ignorer que son mari n'a pas toujours été le plus sage des hommes.

— Belle et bonne maman ! s'écria Henri avec un véritable attendrissement.

— C'était mon devoir... et je ne vous en eus pas dit un mot, si...

— Si ?... demanda Henri.

— Si Mlle Camille Beaudart s'en était tenue à son métier de corsaire. Mais elle vous écrivait hier la lettre que voici... et dont l'adresse, d'une écriture assez ignare, m'avait mise suffisamment en défiance pour que je me permisse de l'ouvrir... Lisez-la.

— La lettre que j'ai tant cherchée ?

— Précisément.

(La fin au prochain numéro.)

Uni, unelle ; Cazi, cazelle,
Du pied, du jonc ; Coquille, bourdon.

C'était au tout bon vieux temps. Dans une imprimerie de je ne sais plus quelle petite ville, un ouvrier compositeur, prenant la lettre I pour la lettre L, fit une coquille qui aurait pu avoir les plus graves conséquences, et qui passa d'abord inaperçue. Lorsque la faute fut découverte, l'impression de l'ouvrage était assez avancée. Le patron, à qui le fait fut signalé, commença à bourdonner ; la musique alla crescendo, et la mesure en fut bientôt marquée par des coups de pied et de canne administrés au pauvre employé. Tout meurtri et souffrant de sa trop rude correction, celui-ci pensa se remettre au moyen de quelques bons verres de vin qui ne firent que lui tourmenter davantage l'esprit ; ce fut à tel point qu'il rentra chez lui se frappant le front et articulant dans son chemin des mots sans suite qui rappelaient l'événement si triste de sa journée. Plusieurs de ses compagnons firent route avec lui et retinrent ses paroles ; les malicieux ne trouvèrent mieux que d'en faire un écriteau, et le lendemain notre ouvrier pu lire au-dessus de son casier :

un I, un L ;
case I, case L ;
du pied, du jonc ;
coquille, bourdon.

L'aventure fit bruit, on chanta le couplet, l'enfance fut même de la partie, et dans ses jeux, nous en a conservé le souvenir jusqu'à présent. Il y a plus d'un siècle que notre compositeur a quitté ce monde ; aurait-il jamais pensé que :

On redirait son histoire
Dans la rue aussi longtemps.

Denges, 28 août 1882.

DÉRANGÉ.

C'était un beau dimanche de mai. Le pasteur de M*** avait fait, dans la matinée, un sermon très long et très sévère sur les faiblesses humaines et la tendance de l'homme à oublier ses devoirs. Il avait terminé presque toutes les périodes de sa péroraison par ces mots : « Mes frères, suivez toujours le droit chemin. »

Dans l'après-midi, le pasteur allant faire une visite à son collègue de la paroisse voisine, coupe au court dans la campagne et traverse la propriété du père Menétry. Celui-ci, qui visitait ses récoltes, aperçoit le pasteur à travers l'éclaircie d'une haie et court à lui : « Hé ! monsieur le ministre, venez voir avec moi s'il vous plaît, je veux vous montrer quelque chose. »

Et il le fait revenir sur ses pas jusqu'à la grande-route. Arrivé là, le père Menétry lui dit calmement et sur le ton d'un bon Vaudois :

« Monsieur le ministre, vous nous avez recommandé ce matin de suivre le droit chemin, eh bien, le voilà ! »

Me trouvant dernièrement dans un village des environs de Lausanne, je demandai à l'aubergiste des nouvelles d'un habitant de l'endroit que j'avais beaucoup connu dans le temps.

— Hélas ! monsieur, il est mort la semaine dernière, le pauvre David.

— Bah !

— Hélas, oui !... il a bien souffert, il a eu bien des déversations dans sa vie.

Ce brave homme voulait sans doute dire : vicissitudes.

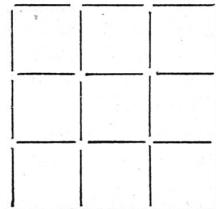
Singulière coïncidence.

La femme de Morse, l'inventeur du célèbre appareil télégraphique, et celle de Bell, l'inventeur du téléphone, étaient toutes deux sourdes-muettes !

Frappant exemple de ce que peut un homme quand il n'est pas tracassé par sa femme !

Récréation.

Composer la figure suivante au moyen d'allumettes et enlever 8 allumettes de manière qu'il ne reste que 2 carrés.



L. MONNET.

IMPRIMERIE HOWARD GUILLOUD & Cie